



ment ou s'insinue suivant le pointillé des guitares ou les nappes des sons électroniques. Paradoxalement, aucune partie n'est dissociable du tout, voire distincte de l'ensemble, mais chaque son, chaque note, chaque voix (au sens de niveau sonore) semblent être nécessaires, déterminés, indispensables. Musique de la volonté, de l'énergie, de la puissance qui transcende de loin toutes celles de la frime, de la technique, de la virtuosité. Là où Eno prouve qu'il sait aussi être un musicien au service de l'intuition et de l'instinct. Il serait absurde d'analyser les paroles dont Bono admet lui-même qu'il ne sait toujours pas trois mois après ce qu'elles signifient réellement. Il serait absurde de découper en fragments, à la taille de chaque morceau, un album qui s'avale d'un trait, laisse un goût âpre et se digère lentement comme les chairs les plus opulentes. Il s'agit bien d'un « curieux mélange d'horreur et d'espoir » où la morbidité côtoie la ferveur ; la sérénité, la fureur ; l'obscurité, la lumière. Une sorte de cérémonie rituelle où se mêlent transe et conscience dans une célébration absconse. Une tranche de passion à recevoir haut et fort. — JEAN-MARC BAILLEUX.

RICKIE LEE JONES

THE MAGAZINE
Warner 925 117-1 (WEA)

Il y a au début un prélude au piano, très mélancolique, très beau. Une ouverture idéale pour un disque de fin de soirée. Une dame de compagnie, la plus rugueuse peut-être, mais ses drôles d'histoires de bleus à l'âme sont toujours si bien enveloppées par la clique de L.A. qu'on peut aisément s'en tenir au facteur « ambiance ». Quitte à y revenir après, une fois les verres vides ramassés, quand il ne reste que cette compagnie-là. Des confidences de dame sur canapé. Sade, la jolie métisse sage dans le coup, vous glisse dans la soie naturelle mais n'effleure que

de loin le cœur. Randy Crawford n'a rien offert de bien depuis un bail. On en ressort ses Billie Holiday — trop crus, trop tristes — et ses Julie London — trop parfaite, trop lointaine dans ses froufrous parfumés de nostalgie — et on soupire, comme pour évacuer la fumée. Arrive Rickie Lee Jones et l'âpreté blueseuse de son spleen alcoolisé, son nouvel album dépassant du cabas. On l'essaie, l'adopte. « Le magazine », c'est bien ça : un numéro chasse le précédent, sans l'effacer pour autant. Gageons même que les splendeurs de « Pirates » seront difficilement dépassées. Celui-ci est un portrait mûri de l'artiste en « moins déchirée ». Peut-être (c'est du cirque, après tout). En noir et blanc, évidemment. Elle est plus « tough », elle minaudé moins à la petite fille. Elle brode sur des ruptures, toujours, des cassures, comme elle affectionne toujours les tempos brisés en cours de route, les accalmies, mais là on n'hésite moins : elle largue, c'est l'autre qui souffre, elle a pris du poids, du nerf, on dirait ; ou elle console. Cela reconforterait presque. En musique, c'est encore l'alternance des ralentis pianoteux et des sauteries plus gaillardes entre r'n'b et be-bop, plus proches d'ailleurs qu'à l'habitude de ces standards obscurs qu'elle aime assaisonner sur scène comme une vraie « cool cat » urbaine (voir « Juke Box Fury »). La légère déviation au canevas familial se situe en fin de face deux, avec une fausse suite intitulée « Rorschachs » (rien à voir avec « Poison » Ivy), qui s'ouvre sur une mélodie populo-marine (accordéon, mandoline) mise en texte (français !) et duettisée par Boris Bergman (oui, lui), se poursuit sur un semi-récitatif et se clôt sur d'étranges confidences : « I have this feeling... A weird beast is going to come our way ». Que va-t-il arriver à la weird beast ? Réponse au prochain numéro. Celui-ci va nous tenir chaud pour plein d'autres fins de soirée. A quoi sert de pleurer puisque les larmes sont là, parfaitement figées sur la cire ; puisqu'il y aura toujours une équilibriste pour payer les pots cassés. — FRANÇOIS GORIN.



LLC
CO
& T
CO
TIC

RATTLE
Polydor
Rien de
Pas un
architecte
qui rou
évidenc
joue pa
gies de
coincé.
comme
compar
par le f
ge, il ne
riez ma
par ma
fre. Il c
compte
bouées.
Un cla
re, la vi
au Ven
Lloyd és
juvénile
période
époque
loutée
le !), tae
et sculpt
sûre, net
lière. I
Si pos
effet, arti
sent int
Lloyd souille
noirs. M
lée, jo
meux
bres,
conqu
suer.
Enfin,
— au
sons l
phétic
serve.
— ge
jour,
avanc
l'aver
boy s
Phag
tiel e
pens
tello
publi
est
Skin
Rien
d'av
tit
n'est
vue
tout
com
Je v
Dés
l'au
nan
En are
Llo
ce

le souffle : écoutez donc « The Sky I'm In ». Ils traversent la matière, ils osent une épopée de plus de 10 minutes, le temps, l'espace se déchirent dans l'univers funk parallèle de « And That's No Lie ».

La conscience, elle, prolifère dans le monde computerisé d'H. 17 : « 5 mn to Midnight » ne se contente pas d'attaquer les missiles Cruise, elle milite directement pour les désarmements puisque la masse de ses royalties sera versée au Comité. Comment sont les hommes ? S'il faut en croire la réponse proposée par le H 17, ils sont pacifiques, généreux et ce sont des esthètes.

Gérard BAR-DAVID



RICKIE LEE JONES

« The Magazine »
(Warner - WEA)

Très chic ce « Magazine ». Papier glacé, encres de Chine et mise en page sophistiquée. Pas une bavure. La production luxueuse par excellence, léchée jusqu'au plus infime détail comme si rien n'avait échappé (littéralement s'entend) aux oreilles vigilantes de James Newton Howard qui a écrit les cordes (« Prelude To Gravity », « Magazine »), joué de quelques claviers et co-réalisé le tout avec Rickie Lee Jones.

Moi, j'ai rien contre la perfection (qu'est-ce que c'est ?) sauf quand elle est à ce point parfaite qu'elle prend plus d'importance que le reste et, plus grave, qu'elle donne à l'album une odeur clean-ique qui gâche une partie du plaisir à l'écoute. Jamais content hein ?! Une fois c'est pas assez, l'autre c'est trop !

« The Magazine » a pourtant tout pour être une fabuleuse réussite : Rickie Lee Jones y chante mieux que jamais (les harmonies vocales de « Gravity », « Magazine » ou « Run-around » sont à tomber). Ses chan-



sons s'inscrivent avec bonheur dans la tradition d'une certaine musique américaine (The Band, Carole King, Springsteen ou... Martha And The Vandellas). Les musiciens judicieusement choisis en fonction des ambiances font partie du gratin (Steve Gadd, Jeff Porcaro, Nathan East, Dean Parks...).

Mais à part « Marrants D'eau Douce » chanté in French avec Boris Bergman (auteur du texte), je réclame un supplément d'âme, une étincelle de vie, une flamme pour que tout ça s'embrace...

Jean-Michel REUSSER

THE SAINTS

« A Little Madness To Be Free »
(New Rose 38)

Je me demande qui peut bien avoir encore quelque chose à foutre des Saints... Nom qui ne cache plus rien d'autre que celui de Chris Bailey, nom qui évoque peut-être encore le pseudo-paradis perdu du punk power de 77... où les Saints s'étaient taillé trois albums en béton que je dois bien être le seul à réécouter de temps en temps.



Maintenant Chris Bailey a les cheveux encore plus longs, un look de beatnik, de clochard en costar crevé, et il ne se fatigue plus — jusqu'à ce disque — à enregistrer avec un groupe. Il se pointe avec une sèche (une variété de guitare, pas de mégot) et il balance « That's Alright Ma », « Junco Partner » seul en première partie de Bo Diddley ou d'autres rockers. Il gagne à tous les coups dans ces cas-là. Je l'ai vu soulever le public de Diddley comme ça. « Amsterdam » en anglais, seul, au fond ça fait mal, il n'a pas pas attendu Bowie pour chanter Brel, et il te retourne comme une crêpe. Ses deux disques solo à la sèche sont dans le vrai.

Celui-ci, c'est son premier, son tout premier qui ne sonne pas comme un truc de punk fauché. Est-ce que son hit (le premier) miracle en Australie (où il est rentré aussi sec, à Sydney) y est pour quelque chose ? Peu importe. Cuivres, son sérieux, ses chansons, typées, s'en portent plutôt mieux qu'avec les habituels ramoneurs speedés. Le problème n'est pas de savoir s'il faut encore croire en Chris Bailey, il n'y a aucun doute là-dessus (écoutez « Someone To Tell Me » pour vérifier une dernière fois), mais de savoir qui ne l'a pas oublié.